

La langue originelle

A la recherche de la langue mère : la quête de la langue originelle est-elle linguistiquement correcte ?

Bernard Victorri

En publiant en 1994 le livre *L'origine des langues*, Merritt Ruhlen a relancé un débat que l'on aurait pu croire enterré depuis longtemps. La communauté linguistique s'accordait jusqu'alors à penser que le problème de l'origine des langues ne pouvait pas être abordé de manière scientifique par leur discipline. Toutes les spéculations à ce sujet étaient traitées avec le même mépris et le même agacement que ceux dont peut faire preuve un physicien à qui l'on vient annoncer que l'on a inventé le mouvement perpétuel.

Or Ruhlen est un chercheur reconnu, disciple d'un des plus grands linguistes nord-américains, Joseph Greenberg. Et il ne se contente pas d'affirmer apporter la preuve que toutes les langues dérivent d'une même langue « mère », il présente une trentaine de « racines mondiales », dont il fait l'hypothèse qu'elles ont dû faire partie du vocabulaire de cette langue originelle qui aurait été parlée par nos ancêtres il y a quelque cinquante mille ans... Ce n'est d'ailleurs qu'un début, écrit-il : « De plus, il sera certainement possible d'augmenter le nombre de racines à large distribution bien au-delà du fragment que nous présentons. A long terme, nous sommes sûrs que la masse de données témoignant de la monogenèse des langues existantes deviendra si contraignante que la question ne sera plus de savoir si toutes les langues du monde sont apparentées, mais pourquoi il a fallu si longtemps à la communauté linguistique pour s'en apercevoir ».

Les fous du langage

Pour comprendre la position traditionnelle des linguistes, il faut lire l'ouvrage de Marina Yaguello, *Les fous du langage*, qui offre un joli panorama des élucubrations sur l'origine des langues. A toutes les époques, la fascination qu'exerce le langage sur nos esprits a conduit des « penseurs » à consacrer leur imagination, leur intelligence et leur enthousiasme à défendre les thèses les plus extravagantes sur l'origine du langage. Pour les uns, la langue originelle est le chinois, l'hébreu, l'égyptien des hiéroglyphes, le polynésien, une langue amérindienne, voire le néerlandais ou le suédois... Pour les autres, l'origine est à chercher dans les grognements et les sifflements des hommes préhistoriques, dans l'expression de « l'ardeur de nos sens », dans la symbolique de la lune, ou encore dans celle des nombres... Il ne faut pas croire que cela s'est arrêté avec l'avènement au 19^{ème} siècle d'une véritable discipline scientifique, la linguistique historique, bien au contraire (voir encadré 1).

On conçoit mieux dans ce contexte que la Société linguistique de Paris, lors de sa fondation en 1866, ait décidé d'inscrire dans ses statuts l'interdiction de toute communication sur l'origine du langage. Même si aujourd'hui cette « censure » institutionnalisée provoque rétrospectivement beaucoup d'indignation, il faut reconnaître qu'il s'agissait d'une mesure de salut public, pour une discipline encore très jeune, à la recherche de méthodes rigoureuses qui lui permettent d'asseoir ses bases. A titre de contre-exemple, on peut rappeler ce qui s'est passé en Russie soviétique autour de 1930, où c'est l'un de ces fous du langage, Nicolas Marr, qui a régné en maître, imposant avec la bénédiction de Staline ses thèses fantaisistes sur l'origine et l'évolution des langues : la linguistique russe mettra plus de vingt ans à s'en remettre...

L'offensive de Ruhlen

Aujourd'hui la situation a bien sûr profondément changé. Le premier grand succès de la linguistique historique au 19^{ème} avait été la découverte de la famille indo-européenne et

surtout la reconstruction du « proto-indo-européen », langue qui a dû être parlée il y a quelque 6000 ans, et dont dérivent notamment les langues romanes, les langues germaniques, les langues slaves, le grec, le sanscrit, l'arménien et les langues celtiques. Au cours du 20^{ème} siècle, un travail considérable a été accompli, qui a permis en particulier d'identifier partout dans le monde des familles de langues du type de la famille indo-européenne. Certaines de ces familles, comme la famille bantoue en Afrique, comprennent plusieurs centaines de langues. D'autres ne sont constituées que d'une seule langue : c'est le cas du basque, par exemple, seul survivant d'une famille dont les autres membres ont disparu lors de l'expansion des langues indo-européennes. Ruhlen estime entre 300 et 400 le nombre de ces familles, admises grosso modo par tous les chercheurs. A chacune de ces familles correspond en principe une proto-langue, qui aurait existé il y a quelques milliers d'années et dont descendraient toutes les langues actuelles de la famille.

Pour un grand nombre de ces familles, un travail de reconstruction de la proto-langue a été entrepris, avec les mêmes méthodes que pour le proto-indo-européen. Même si les progrès sont très inégaux suivant les familles, et si ces méthodes ont leurs limites (on serait bien en peine, par exemple, de reconstruire un « proto-basque » à partir de la donnée de la seule langue basque actuelle !), on peut donc dire qu'une première étape a été accomplie dans l'établissement d'une généalogie des cinq à six mille langues parlées dans le monde.

Certains linguistes sont allés plus loin, et ont tenté de regrouper des familles entre elles, créant ainsi des « familles de familles » en comparant les proto-langues entre elles, ou à défaut, en utilisant des caractères très répandus dans une famille quand la proto-langue correspondante n'a pas été reconstruite. Bien sûr, ces tentatives sont très controversées. Les données sont beaucoup plus ténues, et l'argumentation moins solide. Néanmoins, des hypothèses très intéressantes ont été avancées. Plusieurs équipes proposent une « superfamille » englobant la famille indo-européenne, que les uns appellent le nostratique et les autres l'eurasiatique (avec des divergences sur la composition exacte de cette superfamille). Greenberg a aussi regroupé les familles de langues africaines en quatre superfamilles, et les familles amérindiennes en trois superfamilles. Si ces hypothèses s'avéraient exactes, cela voudrait dire que la linguistique historique peut remonter dans le temps bien au-delà de la barrière des 6000 ans, puisqu'un « proto-nostratique » ou un « proto-eurasiatique » aurait été parlé bien avant le proto-indo-européen qui en dériverait. Bien des linguistes ne sont pas prêts à franchir ce pas. Ruhlen, on l'aura compris, les trouvent bien timorés, et il consacre une grande partie de son livre à défendre avec force l'existence de ces superfamilles.

Ses arguments ne sont pas toujours convaincants, notamment quand il fait appel au calcul des probabilités (voir encadré 2). Est-ce à dire qu'il a tort sur le fond ? Vraisemblablement non : il y a de bonnes raisons de penser que ces superfamilles correspondent bel et bien à une réalité. En effet cette thèse linguistique a reçu ces dernières années le renfort d'une autre discipline : la génétique des populations. Des chercheurs comme Luca Cavalli-Sforza et André Langaney ont calculé des distances génétiques entre populations humaines. Cela permet d'en déduire quand et dans quel ordre ces populations ont divergé, et donc de reconstruire l'histoire du peuplement des cinq continents à partir d'une population originelle qui aurait vécu, il y a environ cent mille ans, quelque part en Afrique de l'Est ou au Moyen Orient. Les résultats confortent, dans l'ensemble, les grandes classifications des langues en superfamilles, notamment les hypothèses de Greenberg pour les langues africaines et amérindiennes. Cette convergence entre deux disciplines a priori très éloignées est d'une importance capitale. Chacune d'elles a ses points forts et ses limites propres, mais leur complémentarité peut permettre de progresser au-delà de ce que chacune peut nous apporter isolément. L'enjeu est de taille : en regroupant les efforts des linguistes, des paléo-anthropologues, des archéologues et des généticiens des populations, on peut aujourd'hui espérer reconstituer l'histoire de l'humanité depuis l'apparition de notre espèce.

Ruhlen a donc raison de pousser en ce sens. Même si les hypothèses issues de la comparaison des langues et des familles de langues deviennent de plus en plus fragiles au fur et à mesure

que l'on cherche à remonter le temps, la linguistique se doit de participer à cette entreprise : en retour, elle peut espérer recevoir des éléments provenant d'autres disciplines qui l'aideront à reconstituer l'histoire des langues.

La langue mère

Doit-on pour autant suivre Ruhlen dans sa tentative de reconstruire des « racines mondiales », vestiges de la langue mère ? Sa démarche consiste à franchir une étape de plus : toutes les familles de langues ayant été regroupées en une douzaine de superfamilles, si l'on trouve des ressemblances dans le lexique d'une grande partie de ces superfamilles, cela veut dire que les termes correspondants proviennent de la proto-langue dont elles dérivent, autrement dit de la langue mère. Ruhlen cherche donc de telles ressemblances, en se centrant sur le « vocabulaire de base » (des mots comme *eau*, *ciel*, *homme*, les parties du corps, les chiffres un et deux,...) qui sont les plus résistants au changement linguistique. Bien sûr, on ne peut pas comparer directement le lexique des proto-langues correspondant aux douze superfamilles, puisqu'on ne dispose pas de reconstitution de leurs lexiques, à quelques rares exceptions près. Il part donc de 32 familles « intermédiaires » (dont des langues isolées comme le basque), très largement représentatives de l'ensemble des superfamilles.

Ce travail, mené en collaboration avec John Bengtson, l'a amené à établir une trentaine de racines mondiales qu'il présente dans son livre. On a reproduit ici (tableau 1) la liste de ces racines. Pour l'une d'entre elles, la racine AQ'WA « eau », que Ruhlen affirme retrouver dans 13 des 32 familles, on a aussi reproduit (tableau 2) une partie des exemples qu'il présente à l'appui de sa thèse.

En observant ce tableau, on constate que les ressemblances sont parfois ténues : au plan phonologique, on ne retrouve dans certaines familles qu'une consonne (k, g, q, ...) apparentée au Q' originel ; de même, en ce qui concerne le sens, c'est tout un champ sémantique qui est mis à contribution : à côté de « eau », on trouve « liquide », « humide », « goutte », « pluie », « nuage », « rivière », « lac », « boire », « sucer », « laver »... Chacun de ces changements, pris isolément, est plausible : ce sont des évolutions tout à fait classiques, tant pour les sons que pour les sens. Mais on peut se demander s'il ne s'agit pas, pour une grande part, de ressemblances dues au simple hasard, notamment pour des familles comme le khoïsan, l'ouralien, le japonais-ryukyuen, le caucasien, le sino-tibétain, l'indo-pacifique, l'australien, sans parler du burushaski, pour lequel Ruhlen a d'ailleurs lui-même marqué son scepticisme par un point d'interrogation. Il ne se risque pas cette fois à un calcul probabiliste, mais pour les ressemblances qui se limitent à une seule consonne, ce calcul est vite fait. En effet on a dans ce cas, si l'on suit son estimation du nombre de consonnes (cf. encadré 2), une chance sur dix de trouver un mot qui convienne dans une famille donnée. Et comme on peut puiser ce mot dans un champ sémantique qui comporte au moins une dizaine de mots différents, il ne faut pas trop s'étonner que l'on y parvienne...

On peut aussi remarquer que Ruhlen n'hésite pas à proposer des racines qui sont extrêmement proches phonétiquement : on trouve dans sa liste (cf. tableau 1) KUAN « chien », KU(N) « qui ? » et KUNA « femme », ou encore MANA « rester (sur place) », MANO « homme », MENA « penser (à) », et MI(N) « quoi ? ». Comment diable peut-il être d'une telle précision quand on sait à quelle vitesse les voyelles se modifient au cours de l'évolution ? Il utilise d'ailleurs lui-même massivement ce phénomène dans ces analyses, par exemple pour affirmer que AQ'WA a pu devenir *kwe*, *uuku*, ou *agu-d* dans différentes langues nilo-sahariennes ! Pourquoi ne pas regrouper MANO, MANA et MENA en une seule racine MAN, qui signifie à la fois « homme » et « rester (debout) », « penser », puisque ce sont là deux attributs spécifiques de l'homme ? Les données en faveur de cette hypothèse simplificatrice sont automatiquement trois fois plus nombreuses, ce qui la rend bien plus plausible, si l'on suit sa méthode...

Il est donc difficile de prendre très au sérieux la liste des racines mondiales présentée par Ruhlen. Quand bien même essaierait-on, il faudrait encore résoudre un problème majeur. En effet, on peut évaluer grossièrement la distance du nouvel « horizon temporel » que nous

propose Ruhlen. On estime généralement que la première étape de la classification des langues en familles telles que la famille indo-européenne permet d'établir l'existence de proto-langues qui auraient existé il y a quelques milliers d'années, disons dix mille ans au maximum si l'on accepte la thèse de Colin Renfrew sur l'origine anatolienne de l'indo-européen. Logiquement, on doit postuler que la deuxième étape, celle de l'établissement des superfamilles, et la troisième étape, à laquelle nous convie Ruhlen pour arriver à la langue mère, représentent des remontées dans le temps du même ordre de grandeur. Ce qui donneraient aux racines mondiales de Ruhlen un âge, déjà vénérable, de trente mille ans tout au plus. Or on sait de façon certaine que la dispersion géographique des humains à travers le globe à partir du berceau africain a commencé bien avant, puisque, comme le rappelle lui-même Ruhlen, « l'Australie et la Nouvelle-Guinée, ainsi que les îles qui les relient à l'Asie du Sud-Est étaient occupées depuis au moins 40 000, voire 50 000 avant le présent ». Il faut donc vieillir les racines mondiales en question d'au moins quinze mille ans, puisque la différenciation en superfamilles a forcément commencé dès les débuts de la dispersion. Quinze mille ans de plus, cela fait vraiment beaucoup à l'aune du rythme de l'évolution linguistique pour que l'on puisse encore espérer retrouver la trace de ces racines, même si l'on suit jusqu'au bout l'argumentation de Ruhlen...

Les nouveaux défis

Ainsi, il faut se faire une raison : la reconstruction du vocabulaire de la langue mère reste aujourd'hui inaccessible, et les scientifiques ne peuvent pas, du moins pas encore, disputer ce terrain aux fous du langage. Ce qui ne veut pas dire que les linguistes doivent se désintéresser de la question de l'origine des langues.

D'abord, comme nous l'avons dit, l'apport de la génétique des populations devrait stimuler les recherches linguistiques sur les superfamilles, et plus généralement sur tous les problèmes de la linguistique historique. On peut espérer obtenir ainsi un tableau plus précis et plus solidement établi de l'histoire des langues (et des humains qui les ont parlées) à des périodes suffisamment lointaines pour que la question de la langue mère puisse être abordée plus sérieusement.

Mais au delà de l'histoire des langues, d'autres défis attendent les linguistes. En effet, depuis une dizaine d'années, se développe autour de la question de l'origine du langage toute une communauté de chercheurs, venus de tous horizons, de l'éthologie à l'anthropologie en passant par les neurosciences, la psychologie du développement, la modélisation informatique, etc. L'objectif de ces chercheurs (qui ont tenu leur troisième conférence internationale à Paris en mars dernier) est de comprendre comment le langage a pu émerger au cours de l'hominisation : y a-t-il eu des étapes intermédiaires entre un système de communication animale du type de celui dont disposent les grands singes et le langage tel que nous le connaissons ? quelles spécificités du langage humain sont apparues les premières ? à quelles fonctions répondaient-elles ? peut-on fournir un scénario néo-darwinien plausible qui explique cette évolution ? la faculté de langage est-elle le résultat de mutations génétiques ? etc. Là encore la linguistique, sur ses bases propres, serait bien en peine de répondre à ces questions, et elle n'a d'ailleurs pas vocation à le faire. En revanche, la participation de linguistes à cette communauté de recherche est bien sûr indispensable : ce n'est qu'en développant cette interdisciplinarité que l'on peut espérer répondre un jour à ces questions que se posent les hommes depuis toujours : pourquoi parlons-nous, et pourquoi sommes-nous la seule espèce à le faire ?

Encadré 1

Les fous du langage

Dans son livre, *Les fous du langage*, Marina Yaguello a recensé un certain nombre de textes qui illustrent l'imagination débordante et débridée déployée dans la quête de la langue originelle. Voici deux morceaux choisis extraits de ce florilège :

A. de Vertus, *La langue primitive basée sur l'idéologie lunaire. Principe des idiomes anciens et modernes, suivi de notes contenant les objections de plusieurs linguistes éminents*, 1868.

LE SERPENT

C'est le mot le plus extraordinaire de la Langue primitive ; il exprime le premier croissant lunaire et plusieurs idées qui s'y rattachent. Les plus singulières sont *espérer* et *tromper* ; de sorte que le nom du croissant, dans un grand nombre de langues (que les linguistes ne regardent pas de la même famille), signifie au moral *ruse* et *tromperie*, puis au physique *serpent*.

(...)

Le mot *tromper* serait à jamais inexplicable, comme tant d'autres, sans la découverte des lois fondamentales du langage ; **tor**, *tordre*, **tor-ompa**, *hampe*, **ompa**, **ampa**, en malgache, signifie *l'agent*. Le **Tor** du Nord n'est autre que le courbe croissant lunaire, symbole de ce qui agit ; c'est le suffixe avec lequel les Européens forment leurs noms actifs, tandis que les Malgaches placent **ompe** avant le mot ; ces deux signes d'action réunis font **tr-ompe**, qui signifie *deux fois courbe*, car au physique *trompe* veut dire **siphon**, siphon égale **typhon**, qui n'est pas autre chose qu'un serpent, c'est-à-dire un être ou un objet courbe. Ainsi, *trompe* est le nom du croissant, et, au moral, il signifie *fourberie*, comme tous les noms du croissant ou serpent lunaire.

Jean-Pierre Brisset, *Les Origines humaines*, 1907.

C'est par révélation et au jour fixé pour cela, que nous avons été amené à formuler la loi suivante :
L'étude du rapport existant entre les idées différentes, exprimées par un son ou une suite de sons identiques, amène naturellement l'esprit à trouver la formation de la parole, laquelle se confond avec la création de l'homme, qui est lui-même la Parole.

Soit :

Les dents, la bouche

Je trouve

Les dents la bouchent

L'aidant la bouche.

L'aide en la bouche.

Laides en la bouche,

Laid dans la bouche,

Lait dans la bouche,

L'est dam le à bouche.

Les dents-là bouche, et autres.

Toutes ces idées, plus ou moins différentes, ont un rapport entre elles. Les dents ferment la bouche, dont elles sont une aide. Elles sont laides et aussi blanches comme du lait dans la bouche. Le *dam* a une *dent* pour origine et le mal de dents est en rapport avec *le mal de dam, mets à le dedans*, qui est le mal d'amour. *Les dents-là bouche*, vaut : ferme la bouche.

Si on ne trouve de rapports entre deux idées, elles ont un point commun avec une troisième, mais cette Loi est formelle et certaine, et elle s'étend à toutes les langues. C'est par cette Loi que peu à peu nous sommes arrivé à la décomposition de la parole humaine, au langage qui était le même par toute la terre.

L'extrême simplicité de ce langage vient de ce que les premiers êtres ne parlaient que poussés par l'ardeur des sens. C'est aussi la seule raison du chant des grenouilles, qui cependant trouvent leur joie dans la parole et répètent sans cesse les mêmes cris, ainsi que le faisaient les *prés-êtres*, les *prêtres*.

Encadré 2

L'argument probabiliste de Ruhlen

Plusieurs familles de langues (indo-européenne, finno-ougrien, altaïque, eskimo-aléoute, ...) possèdent le même système pronominal en m- / t- (comme en français : *moi / toi*). Ruhlen veut nous convaincre que cela prouve qu'elles sont apparentées. Voici ce qu'il écrit :

« Selon une autre explication, ces ressemblances seraient accidentelles. Pourtant, si on admet que les deux proto-langues possédaient chacune un strict minimum de dix consonnes, et une seule consonne caractérisant ici les pronoms, la probabilité que deux familles de langues aient en commun un seul pronom est de $1/10$, et celle qu'elles aient en commun les deux pronoms est de $1/10 \times 1/10$, soit $1/100$. La probabilité que les deux pronoms se ressemblent par hasard dans trois familles de langues est de $(1/100) \times (1/100)$, soit $1/10\ 000$; celle que cette coïncidence se produise dans quatre familles est de $(1/10\ 000) \times (1/100)$, soit $1/1\ 000\ 000$; enfin, pour cinq familles, cette probabilité descend à $(1/1\ 000\ 000) \times (1/100)$, soit $1/100\ 000\ 000$. Comme nous avons estimé qu'il existe environ quatre cents familles de langues dans le monde, nos chances de trouver une ressemblance aléatoire entre les pronoms de cinq familles sont vraiment faibles. »

On ne peut que rester stupéfait devant la naïveté du raisonnement de Ruhlen. En fait, si l'on reprend son estimation du nombre de consonnes, on constate qu'il n'y a que 100 couples de consonnes possibles pour constituer un système pronominal. Si l'on a 400 familles de langues et qu'un couple de consonnes est choisie aléatoirement pour chaque famille, chacun de ces couples sera *en moyenne* présent dans quatre de ces familles : il est donc pratiquement certain que l'on doit trouver un couple présent dans plus de quatre familles ! En fait, un calcul précis montre que l'hypothèse inverse (que l'on n'en trouve pas au moins un) a une probabilité vraiment infime : de l'ordre de 10^{-70} ...

L'erreur grossière de Ruhlen est analogue à celle qui conduirait à conclure que le loto est forcément truqué, puisqu'il y a régulièrement des gagnants alors que la probabilité qu'une personne donnée ait coché les bons numéros est très faible !

Pour être juste, il faut noter que ce n'est bien sûr pas sur la seule existence d'un système pronominal identique que des linguistes comme Greenberg ont avancé l'hypothèse d'une superfamille eurasiatique qui regrouperait les familles de langues en question : elles ont un certain nombre d'autres caractéristiques en commun, et c'est la conjonction de ces ressemblances portant sur les mêmes familles qui a très peu de chance d'être due au simple hasard (sans pour autant que cette probabilité soit aussi faible que ne le laisserait supposer un calcul « à la Ruhlen » !).

Tableau 1

La liste des 27 « racines mondiales » de Ruhlen

1. AJA « mère, parent féminin plus âgé »
2. BU(N)KA « genou ; courber »
3. BUR « cendres, poussière »
4. ČUN(G)A « nez ; sentir »
5. KAMA « tenir (à la main) »
6. KANO « bras »
7. KATI « os »
8. K'OLO « trou »
9. KUAN « chien »
10. KU(N) « qui? »
11. KUNA « femme »
12. MAKO « enfant »
13. MALIQ'A « sucer, téter, allaiter ; poitrine »
14. MANA « rester (sur place) »
15. MANO « homme »
16. MENA « penser (à) »
17. MI(N) « quoi? »
18. PAL « deux »
19. PAR « voler (dans les airs) »
20. POKO « bras »
21. PUTI « vulve »
22. TEKU « jambe, pied »
23. TIK « doigt; un »
24. TIKA « terre »
25. TSAKU « jambe, pied »
26. TSUMA « poil, cheveu »
27. AQ'WA « eau »

Tableau 2

La racine AQ'WA « eau »

Le nombre d'exemples donnés par Ruhlen pour chaque famille est indiqué dans la deuxième colonne. Nous n'en avons reproduit ici qu'une partie, la plus représentative possible.

Famille de langues		Langue ou proto-langue	mot	sens
KHOISAN	11	!kung	<i>k'ā</i>	boire
		//ng!ke	<i>k'ā ~ k'ēĩ</i>	boire
		/'auni	<i>k'āa</i>	pleuvoir
NILO-SAHARIEN	8	nyimang	<i>kwe</i>	eau
		kwama	<i>uuku</i>	eau
		anej	<i>agu-d</i>	nuage
AFRO-ASIATIQUE	19	proto-afro-asiatique	<i>*ʃq(w)</i> ou <i>*ak^w-</i>	eau
		janjero	<i>ak(k)a</i>	eau
		xamir	<i>aq^wā</i>	gouttes d'eau
		proto-couchitique oriental	<i>*k'oy-</i>	humide
		sidamo	<i>waho</i>	eau
INDO-EUROPEEN	9	proto-indo-européen	<i>*ak^wā, *eg^w-</i> ou <i>*eq^w-</i>	eau
		hittite	<i>eku-</i>	eau
		latin	<i>ak^wa</i>	eau
		gotique	<i>ahwa</i>	rivière
OURALIEN	1	proto-ouralien	<i>*yoka</i>	rivière
JAPONAIS-RYUKYUEN	1	japonais	<i>aka</i>	eau de cale
AÏNOU	2		<i>wakka</i>	eau
CAUCASIEN	11	proto-caucasien	<i>*VqV</i>	sucer
		agoul	<i>uxas</i>	boire
		tchéchéne	<i>-aq-</i>	sucer
		proto-darghi	<i>*-uq-</i>	sucer, téter
? BURUSHASKI	1		<i>hʌy-um</i>	humide
SINO-TIBETAIN	4	proto-tibétain	<i>*Ku</i>	liquide, répandre
		newari	<i>k^hwo</i>	rivière
INDO-PACIFIQUE	4	awyu	<i>okho</i>	eau, rivière
		yonggom	<i>oq</i>	eau
AUSTRALIEN	1	proto-australien	<i>*gugu</i>	eau
AMERINDE	52	proto-algonquin central	<i>*akwā</i>	hors de l'eau
		atakapa	<i>ak</i>	eau
		yucatèque	<i>uk'</i>	avoir soif
		chimariko	<i>aqā</i>	eau
		proto-chinantèque	<i>*g^wa</i>	courant, rivière
		yamana	<i>aka</i>	lac
		tucano	<i>axko</i>	eau
		terena	<i>oko</i>	pluie
		witoto	<i>hoko</i>	laver
culino	<i>yaku</i>	eau		